ÉTUDES TRADITIONNELLES

61e Année — Juillet-Août 1960 — N° 360

LE GRAND ŒUVRE

Les alchimistes ont rappelé à chaque page de leurs livres que les substances d'où se tire la Pierre Philosophale n'appartiennent pas à la métallurgie courante ; que leur distillation, leur eau, leur feu ne sont pas ceux des laboratoires.

D'où l'impuissance de la chimie vulgaire à expliquer d'une façon satisfaisante les livres d'alchimie. Mais ils ont insisté sur certains moyens mystiques, certaines forces cachées par l'intermédiaire desquels on peut réaliser le GRAND ŒUVRE.

C'est le secret de ces moyens et de ces forces que nous révèle l'auteur de ce livre étrange et curieux qui semble avoir été écrit à l'âge d'or de l'alchimie, à l'école de Flamel et d'Albert le Grand.

Le lecteur y trouvera la plus pure doctrine des vieux maîtres et, ce qui est plus rare en notre siècle, leur état d'âme et leur conviction sincère et émue.

Afin que nos lecteurs puissent apprécier ce joyau à sa juste valeur, en voici le début :

MYSTERIUM MAGNUM

Au-dessus de nous, dans les sphères éternelles d'où émanent la Lumière et la Vie règne le mystère insondable et splendide, de l'Absolu.

L'Absolu enserre notre être comme un involucrum et boree le cercle étroit de nos concepts précis ; en toutes choses il a imprimé sa commonéfaction.

Ténèbres, Inconnu pour ceux qui n'ont pas la Science, il n'est qu'un voile qui recouvre la Cause Première et qui se lève devant les Initiés.

Heureux celui qui l'aura su déchirer avant l'heure ! car

la Lumière qu'il connaîtra déjà ne l'éblouira pas par sa vision inattendue.

Mais que ceux qui se seront complu dans l'inexistant craignent que, pour eux, le gardien du seuil ne soit obligé de l'écarter lui-même !

Alors à la vue de ce qu'ils n'avaient jamais soupçonné, de ce qu'ils avaient contemné peut-être, ils tomberont anéantis dans les profondeurs du chasme, où, n'ayant plus conscience d'eux-mêmes, ils perdront leur entité et ne se retrouveront plus !

O la paucité et la parvité des doctes, en cet instant décisif ! Que de regrets d'actes non accomplis, de projets non exécutés ! Combien, ne pouvant réparer les omissions et les erreurs devront, imparfaits, incomplets, impurs, accepter leur réalisation définitive !

Suis-moi donc, mon Disciple, dans la Voie de l'Absolu que je vais t'enseigner ; suis-moi, et je te promets qu'un jour tu ceindras ton front de la couronne de lumière, du diadème des Sages, réservé à ceux qui, pendant leur vie, auront accompli l'Œuvre qui résume toute œuvre.

Beaucoup ont entendu discourir du Grand Œuvre. Quelques uns se proposent de s'y adonner, mais bien peu en abordent la quœsition.

Tous disent : « Plus tard, quand nous aurons conquis le loisir et le calme». Mais le loisir et le calcul ne viennent jamais, tandis que l'Absolu te réclamera sans faute, puisque tu émanes de lui.

Oh ! passer sur cette terre sans avoir déchiffré l'énigme, sans avoir pénétré le secret inexsupérable que certains, parmi nos aïeux, connurent, le pourrais tu, toi qui a déjà commandé la Sapience auprès de tant d'hommes qui ne la possédaient pas ?

Le Grand Œuvre ! Le Grand Œuvre ! Vocable prestigieux ! Fulgurante splendeur ! D'aucuns, dans les âges écoulés, auraient donc contemplé cette merveille, l'auraient possédée intégralement, et toi, tu la laisserais, inexpliqué dans les livres !

Et dans l'au-delà, doué alors de la plénitude de ta lucidité perceptive, tu verrais la phalange triomphale des Sapients, inondés d'une joie radieuse, éperdus de bonheur et d'allégresse, se délecter de la PIERRE DES PHILOSOPHES, s'en nourrir pour l'éternité et tu n'aurais aucune part à ce festin!

Et tu entendrais les blanches théories des Initiés, te crier comme Dante :

Guai a voi anime prave
Non isperate mai veder lo cielo !

tandis qu'elles s'éloigneraient pour jamais, triomphantes, dans la Lumière, et te laisseraient seul, au sein des Ténèbres grandissantes, leur diazome sinistre s'étendant autour de toi !

Que cette pensée suffise donc à t'inspirer le regret de la néglection du Magistère des Sages.

Plût à Dieu qu'il ne soit pas trop tard, et que tu ne te trouves déjà trop avancé dans la vié pour entreprendre de le parachever !

Car si l'ascèse n'a pas commencé au sortir de l'adolescence, il est douteux que tu puisses parvenir jamais à la perfection. C'est dans ce sens que Nicolas Valois, à dit : « Le Printemps avance l'Œuvre ». Et Saint Thomas d'Aquin : « Dans les premiers jours il importe de se lever de grand matin et de voir si la vigne est en fleurs ».

Applique-toi donc sans retard avec la bénédiction de Jésus-Christ, à sa mathèse et à son agn tion.

C'est, mon Disciple, pour te diriger dans cette voie que j'ai entrepris, le Saint-Esprit invoqué, d'écrire les douze méditations suivantes.

LAUS A DIEU

GRILLOT DE GIVRY.

LE LIVRE DE LA VOIE
ET DE LA VERTU
TAO TE KING (1)

PREMIÈRE PARTIE

LE LIVRE DE LA VOIE

(*Suite*)

III

RENDRE LE PEUPLE HEUREUX

Si l'on n'encourage pas les talents et les capacités,
Par des titres et des largesses à profusion,
Le peuple (sans prétention) ne se dispute pas les places.
On ne lance pas un poisson dans un arbre,
On ne plonge pas un oiseau dans l'eau.
Si l'on ne prise pas les choses difficiles à se procurer,
Le peuple (sans moyen) n'accomplit pas de vol.
Le goût du luxe étalé fait les marchands,
La vue des objets précieux amassés fait les voleurs.
Si l'on ne fait rien voir qui puisse éveiller les désirs,
Les cœurs (sans souci) ne sont pas troublés (2).
Ce qu'on ne voit pas, on ne le convoite pas,
Ce qu'on n'entend pas ne trouble pas le cœur.
Aussi, l'homme sage s'applique-t-il d'abord
A vider les cœurs, remplir les ventres (3),

1. Cf. *E. T.*, n° de mai-juin 1960.
2. Les yeux et les oreilles sont de mauvais conseillers pour les hommes qui ont une âme inculte (Héraclite).
3. En vidant le cœur de (désirs), l'esprit n'est pas troublé et le ventre (vivifié) est plein de souffle,

Affaiblir les volontés, conforter les os (4).
Sans rigueur ni contrainte.
Il fait toujours en sorte que le peuple (ignorant de sa vertu
Et purgé de ce qui est bas) soit sans savoir sans désir,
Et que ceux qui savent se tiennent tranquilles.
Immobilité réfléchie, tranquilité attentive.
Par la simple mise en jeu du non-agir (5),
L'action par la Voie,
Il n'est rien qui ne soit bien gouverné et réglé (6).
Animer le jeu à la fois au centre et hors jeu.

IV

ORIGINE DU NON-ÊTRE

(Vacante, inane et vide) la Voie s'élève en spirale.
Et sert de vase sans jamais se remplir
Le plein, Yang, et le *creux,* Yn, *de la Voie*
Peuvent être comparés à un vase.
Abîme (lieu de repos du dragon, réalité abyssale)
Elle semble être la souche (foyer) des dix mille êtres.
La Voie est en eux, mais on n'en connaît pas la place.
Elle émousse leurs aspérités,
Démêle leur enchevêtrement,
Tempère (par palier) leur éclat,
S'identifie intimement à leur poussière.
Sans changer sa réalité.
Imprégnant tout (telle une rosée abondante),
De silence, calme et pureté,
Elle semble subsister toujours,
Ensemble et seule sans variation,
(Comme un père garde un support ici-bas en ses enfants).
Possibilité universelle, cause et fondement,

4. En affaiblissant la volonté, l'essence vitale n'est pas dispersée et les os (allégés) se renforcent.

5. Absence totale de contrainte intérieure et extérieure. Agir non *pour* un objet mais *par* une nécessité. Forme transcendentale de l'action.

6. Le ver à soie tisse son cocon et reste prisonnier à l'intérieur, l'araignée tisse sa toile et se tient libre au dehors.

Elle se tient essentiellement dans le non-être.
J'ignore quelle est sa filiation.
Unité primordiale sans supérieur,
Elle est d'elle-même à jamais.
Apparamment elle est antérieure au Seigneur
Le Roi du Ciel et de tout le monde.

NOTES

Ch'ung, s'élève en spirale. Jaillissement de l'eau d'un puits, jeyser. Variante *Ch'ung* : vide. Le phénomène du jet d'eau est très bien rendu par le caractère *suei*, eau, à gauche du caractère *Ch'ung*, centre, milieu. L'idée de foisonnement et de bouillonnement est bien rendu.

Yung, servir de vase. Etymologiquement, interpréter la volonté du Ciel ou de l'ancêtre par la divination par l'écaille de tortue. Vase rituel offert en remerciement à l'ancêtre et laissé à ses descendants qui s'en servent.

Yuen, abîme. Figure l'eau qui tournoie. Ce caractère, comme plus haut *Ch'ung*, et bien d'autres comme nous le verrons chapitres XIV, XXXIV etc..., donne l'image d'un mouvement en spirale ou en hélice.

Shou Wen : le dragon s'élève dans le Ciel à l'équinoxe du printemps, à l'équinoxe d'automne il plonge dans l'abîme. Ce symbolisme astral qu'on retrouve sur six plans dans le premier *Kua* du *Yi King* suit très exactement la trame cosmologique de l'univers, on la trouve en pictogramme en Chine, en figure géométrique en Occident.

Ts'ung, souche, foyer. Figure le temple des ancêtres, vortex, d'où rayonne l'influence du patriarche.

Kung, éclat. Représente un homme porteur d'un feu et dont la tête est de ce fait invisible. Porte lumière, en latin Lucifer. L'image est ici plus forte que la gloire et le nimbe de l'iconographie indo-européenne. Clarté resplendissante, dit le *Yi King*.

Ts'un, subsister toujours. Continuer à être présent dans

ses enfants. Nous avons incorporé cette remarquable étymologie dans le texte.

Ti, seigneur. *Shou Wen* : scruter, le juge suprême. Le Roi du monde, souverain des hautes sphères et de l'univers dont l'Empereur est le représentant sur terre.

Maître et roi du Ciel des Cieux, seigneur de tous les esprits et de tous les êtres. *Ti* désignait sous les Shang la divinité suprême dont la résidence est le pôle nord, d'où l'expression *Shang ti*, le Seigneur d'en haut et également les ancêtres royaux, ses représentants ici-bas. Il ne semble pas que ce soit par hasard que *Ti* se retrouve dans tige, tiare, timon, titan, etc...

D'après L. C. Hopkins, *l. c.* le caractère primitif était une fleur et sa tige (fleur de lys ?) symbolisé par un triangle pointe en bas.

Le palais central du Ciel a en son centre l'étoile polaire *T'ai i*, l'Unité suprême ou *Shang-ti*, l'Empereur d'en haut. De même le monde, dessous du Ciel, *T'ien-hia*, a aussi pour centre l'Empereur, *Ti*, le fils du Ciel.

Le texte dit avec raison elle (la Voie) semble antérieure au Seigneur. C'est que, selon la belle expression de saint Augustin, pour qu'il y ait maître et seigneur, il faut qu'il y ait domaine et sujets.

V

USAGE DU VIDE

(Sans leur action transcendante)
Le Ciel et la Terre ne sont pas bienveillants.
Ils considèrent les dix mille êtres (qu'ils produisent)
Comme les chiens de paille (utilisés comme exorcismes dans les sacrifices)
Bonté universelle, invariable bienveillance,
Laissant à chacune son rôle et sa place propre.
(De même, dans son action générale)
L'homme sage n'est pas bienveillant,

Il considère les cent familles (qu'il protège)
Comme des chiens de paille.
Bonté visant l'ensemble et non les parties,
La vraie bienveillance dépasse l'individuel.
L'entre Ciel et la Terre (siège de la Voie,
Lieu d'où agit sa Vertu) est comme (un tube musical)
Un soufflet de forge (ample, spacieux et plein de souffle).
Un réceptacle avec le Ciel pour couvercle et la terre pour fond,
Formé de neuf roues étagées et de neuf points extrêmes.
Vide (sans limite posée), il ne s'affaisse pas,
Mobile (en pulsation indéfinie), il émet sans cesse.
Son vide contient tout, son mouvement produit les êtres.
Plus on parle, plus on limite,
Epuise son souffle et obstrue le passage,
Mieux vaut garder centre et milieu.
Lieu par excellence du Ciel et de la Terre,
Base d'où part la direction d'en haut.

NOTES

Jen, bienveillant. *Shou wen* : s'entraîmer. Bonté dans la droiture. Défini par l'école de Confucius, être humain dans tous les sens, ce qui pour les taoïste est plus ou moins une dispersion, leur idéal étant de se placer neutre et indifférent au centre des choses. Il s'agit donc pour eux d'aimer comme le Ciel éclaire. Si tout au long de son histoire la Chine a donné maintes illustrations de l'application littérale et brutale du début de ce chapitre, il est bon de rappeler qu'elle n'en a pas eu seule le privilège.

Chung : centre et milieu. *Shou wen* : atteindre le centre, but carré percé au centre par une flèche. Composé de *Wei,* carré et de *Kun,* ligne verticale, haut et bas en communication. La forme ancienne représente un mât, idée de position verticale plutôt qu'horizontale. Le *Yi King* dit : *Chung,* c'est tenir en soi le cœur du Ciel, comme la lune approchant

de son plein, comme un cheval dépareillé qui se sépare de ses compagnons, autrement dit rompre avec ceux de son genre et monter.

(A suivre)

Traduit du chinois et annoté
par JACQUES LIONNET.

NOTE DE LA DIRECTION

Nous informons nos lecteurs qu'à partir de ce jour, Jean Reyor (M. MARCEL CLAVELLE) *ne fait plus partie de la rédaction des* « Etudes Traditionnelles ».

Par conséquent, toutes correspondances et manuscrits devront être adressés à M. Paul CHACORNAC, Directeur de la revue.

A PROPOS D'UNE ETUDE FOLKLORIQUE (1)

LE CONTE DE L'ENFANT A LA QUEUE DU LOUP

La revue Arts et Traditions Populaires *a publié sur ce sujet une étude particulièrement intéressante. L'auteur* (1) *a bien présenté le thème et ses divers développements en Europe, et a pu même découvrir des analogies avec des régions lointaines, comme l'Inde par exemple. Cependant, nous pensons que l'essentiel n'a pas été dit et que la conclusion doit susciter quelques remarques. Dans sa conclusion, l'auteur termine en citant une phrase de M. Jean Rostand : « La Science ne peut tenir compte que de ce qui est inscrit dans les limites de l'expérience : tout le reste est philosophie ». Nous ne discuterons pas la phrase même de M. Rostand, mais l'usage qui en est fait dans l'article de M. P. Delarue. Il nous paraît, en effet abusif de refuser au folklore* entier *le nom de Science.*

Pour qu'un conte folklorique soit complet, il faut qu'il contienne la totalité de ce que pour quoi il a été créé. Or, tous les peuples traditionnels savent à quoi sert un conte traditionnel il sert à véhiculer un symbolisme qui est le lien spirituel qui unit tous les membres de la Communauté, et aussi un enseignement. *Le symbole est une convention, un moyen d'expression choisi et mis au point minutieusement et d'une façon rigoureusement précise. Etudier ce fait en envisageant tous les sens d'un conte traditionnel n'implique donc pas un « acte de foi », comme le dit l'auteur, mais, au contraire, est du domaine de la Science. Mais là, il s'agit de Science sacrée qui, pour les peuples traditionnels, est la Science. Nous restons d'accord avec la formule de M. Rostand appliquée au folklore :* L'expérience

1. Delarue (P.) : *Le Conte de l'enfant à la queue du loup*, dans *Arts et traditions populaires.* N° 1. 1953.

consiste ici à être vraiment d'un pays, et non de nulle part, afin d'être rattaché à la Tradition par une tradition régionale authentique. Si nous connaissons certains sens symboliques des contes, c'est que nous sommes provençal depuis que la Provence existe et que nous connaissons cela du dedans. *C'est cela la véritable, la seule* expérience *que l'on doit exiger de quelqu'un qui prétend être « spécialiste » du folklore, puisqu'elle seule permet la connaissance des faits réels, en leur cause et en leurs effets. On sait ainsi que d'après un thème universel (hors du temps et de l'espace), émanation de la Tradition Primordiale, les traditions locales, centres spirituels secondaires, ont composé des contes dans le but précis de servir à l'enseignement du sacré, le plus souvent en mode métaphysique et non sentimental. Les contes les plus anciens portent encore la marque d'une époque « préhistorique ». Lors de la christianisation de l'Europe, le thème, essentiel, n'a pas été changé parce qu'il est* universel. *Par la suite on a eu besoin à différentes époques de soutenir le peuple fidèle dans les épreuves des troubles sociaux et des révolutions. C'est ainsi qu'à la fin du XVIII*e *siècle, de nouvelles adaptations des contes furent effectuées pour remplacer l'enseignement religieux alors interdit.. et l'Antitradition en fut aussi ignorante que certains « folkloristes ». Un exemple typique de nouvelle adaptation d'un thème universel nous est donné par la* Pastorale, *conte de Noël provençal, qui mériterait, à lui seul, une étude.*

Pour en revenir au conte dont il s'agit ici, on remarque tout d'abord que le thème du Tonneau-vase-sac est très ancien (folklore celtique, ligure, indou, arabe, etc..). L'identité des thèmes à travers le monde spatial et temporel n'implique pas forcément un cheminement « géographique ». L'homme est toujours et partout l'homme, en Provence, aux Indes ou ailleurs. Le symbolisme primordial est universel. Comme tous les thèmes authentiquement traditionnels, celui-ci, dans ses formes d'adaptation à diverses modalités du temps et de l'espace, contient plusieurs sens ne s'excluant pas les uns les autres, mais, au contraire, se complétant. Nous n'en donnerons que l'essentiel

pour servir à la compréhension des contes populaires (ou plus exactement des contes destinés au peuple) car il serait trop long d'exposer ici tous les sens véritables pour tous les plans, et parce que d'autre part, notre position ne nous permettrait peut-être pas d'exposer avec clarté et parfaite compétence, les sens les plus élevés de ce symbolisme. D'ailleurs, au point de vue folklorique, ces contes étant destinés au peuple, seuls les sens les plus simples importent car ils sont un point de départ, *laissant à chacun la possibilité de vouloir aller plus loin et plus haut. Et cette dernière remarque montrera une fois de plus que l'enseignement traditionnel, initiatique ou non, a pour but d'élever les hommes en leur fournissant un moyen efficace et* simple *— pour le cœur pur — à l'inverse de la contrainte du monde moderne qui cherche à niveler par le bas et à « enterrer les gens dans un trou creusé en terre de telle façon que même la tête ne puisse dépasser du sol ».*

Dans le cas du récit fait à la première personne, *le conteur désire éviter que l'auditeur profane pose la question : « qui te l'a raconté ? — qui te l'a dit ? » et puisse ainsi remonter le long de la filiation initiatique d'un groupe traditionnel.*

Les symboles utilisés sont bien connus dans les campagnes qui ont conservé leur tradition. En ce qui concerne les animaux on consultera avec profit le remarquable ouvrage de Charbonneau-Lassay (1) *sur le* Bestiaire du Christ. *Mais nous pensons utile de donner quelques indications sommaires sur ce sujet avant d'analyser les contes.*

L'enfant à la queue du loup
Conte symbolique et initiatique

L'ENFANT, c'est le profane (état de fait ; non péjoratif.)

LE LOUP : symbole double, comme la plupart :

a) représente Satan : le loup dévore les brebis du troupeau.

b) voit la nuit. Lumière.

1. *Le Bestiaire du Christ.* Charbonneau-Lassay (L).

Donc, suivant dans quelle position on se trouve : dangereux ou utile. Mais comme le Mal n'est que négation, il est *illusoire* lorsqu'on a atteint un état supérieur qui met l'être au-delà du Bien et du Mal.

LA MAIN : insigne d'éternelle royauté, de force, de commandement, de domination.

Se servir de sa main pour saisir la queue du loup : le dominer ; dominer le Malin.

Ne pas pouvoir se servir de sa main et être sauvé, tout de même, implique l'intervention divine.

LA RUCHE : régime monarchique. *Espérance.*

L'ABEILLE : Résurrection. Verbe divin. Vertu chrétienne.

OISEAU, LES OISEAUX : les aspects divins pour l'homme.

La langue des oiseaux : le symbolisme chevaleresque : jargon initiatique.

LA FORÊT : le monde, la multiplicité.

LE CHÊNE : Axe du monde : Axe vertical de la Croix.

Voie ascendante (l'arbre « le plus haut »).

LE PUITS : chute dans le puits : purification si on en ressort.

THÈME UNIVERSEL DU CONTE : *Pour une cause* de désobéissance au Père, l'enfant, *s'enfuit de la maison paternelle et s'éloigne. Après des tribulations*, il se cache *dans la forêt*, sur un arbre. *Il surprend ainsi* des voleurs *qui sont venus là pour se partager* un trésor. *Les voleurs* l'enferment *dans un tonneau et le font rouler. Le tonneau s'arrête* avant le bas de la pente *et s'immobilise.* Un loup *vient rôder autour du tonneau. L'enfant saisit la queue du loup qui*, effrayé, *entraîne le tout dans une course folle.* Le tonneau se brise *et l'enfant se retrouve à la porte de la maison paternelle où il est* très bien accueilli par le Père ».

C'est l'histoire de l'Homme considéré en mode cyclique : après la désobéissance, Adam est chassé du Paradis et y retourne après tribulation et épreuves. Mais à partir de ce principe, ces aventures se reflètent dans le sort de chaque homme. La maison paternelle est le point de départ, le début

du cycle. L'enfant, à cause de sa désobéissance, est contraint de s'éloigner ; c'est-à-dire que la profanation — ou la perte de la connaissance originelle — entraîne un éloignement du Centre et implique un voyage dans le *Temporel* et le *Spatial.* L'enfant est le profane, celui qui ne sait rien mais dont la responsabilité est limitée, contingente. La forêt est ici l'image du monde vu sous l'aspect de la multiplicité, mais sachant que cette multiplicité a un principe de synthèse, une unité. L'enfant monte sur un arbre : il choisit une modalité, un aspect traditionnel. Du haut de cet arbre, il voit *des voleurs* se partageant *un trésor* : il a atteint un degré tel qu'il peut voir ceux qui ont pu acquérir par leur propre volonté la Connaissance, et qui en sont possesseurs car ils ont réussi (exemple de *voleur* ayant échoué : Prométhée). L'enfant surprend les voleurs qui se saisissent de lui et l'enferment dans un tonneau : puisqu'il a surpris un secret important il faut le mettre à l'épreuve. C'est une fois dans le tonneau qu'on verra si le vin est bon ou s'il tourne mal. D'autre part, le tonneau est l'image du monde contingent par rapport à l'Absolu, comme l'espace compris à l'intérieur d'un récipient est relatif par rapport à l'espace, au principe de l'espace. Lorsque le tonneau se brisera, l'enfant prendra conscience du caractère illusoire du relatif par rapport à l'Absolu ; du Mal, simple privation, par rapport à l'état supérieur au Mal et au Bien, qui est l'état primordial.

Le tonneau roule vers le bas de la pente mais s'arrête avant le ravin : prise de conscience des états inférieurs, condition de l'état de celui qui est toujours enfermé dans la contingence. Chute cyclique.

Le tonneau s'étant immobilisé, un loup vient rôder autour : possibilité d'être dévoré ou *éclairé*, perdu ou sauvé, selon la qualité du sujet.

L'enfant saisit la queue du loup ; il prend le Mal à rebours pour remonter la pente qui le mène au Bien, et même au delà. Et ayant réussi, l'enfant voit le tonneau éclater et le loup disparaître : fin de l'illusion de la contingence aussi

bien en ce qui concerne la limitation à la forme, au monde des formes, que pour ce qui a trait à la distinction dualiste Bien-Mal. Le mal, illusoire, disparaît. Il ne reste que le Bien qui ne s'opposant plus à rien, n'est plus un bien, mais ce *qui Est*, au delà de tout dualisme.

L'enfant se retrouve près de la maison paternelle où il rentre sans être grondé : l'enfant (prodigue) après diverses épreuves est digne de retourner à son point de départ, comme l'Homme retournera au Paradis après les épreuves imposées par les conditions spatiales et temporelles qu'il devra dépasser *par en haut*.

Nous allons préciser maintenant quelques modalités d'application de ce thème central que l'on retrouve dans des contes traditionnels de différentes régions. Pour cela nous nous référerons à l'étude de M. P. Delarue parue dans la revue *Arts et Traditions Populaires*.

p. 34 THÈME : *l'enfant* se cache *dans* un moulin *et effraie* des voleurs *qui se partagent* un trésor. *Il est mis* dans un tonneau ; il *se cramponne à la queue du loup à travers la bonde. Le loup emporte le tout, le* tonneau se brise, *et l'enfant est sauvé.* Symbolisme : *le moulin représente le Centre du Monde, centre spirituel suprême, ou l'une de ses modalités, c'est-à-dire un centre spirituel secondaire. Ici, la meule du moulin traversée en son centre par l'axe moteur est l'image en même temps, de la roue et son moyeu, et de la croix projetée en ce monde, car la meule est horizontale comme la branche horizontale de la croix et l'axe est vertical comme l'axe vertical de la croix qui est l'Axe du Monde. D'autre part, c'est dans le moulin que le « bon grain est moulu »*, etc.

L'enfant, c'est le profane qui désire la connaissance (cf. « Laissez venir à moi les petits enfants.. »).

Les voleurs sont les membres de l'organisation traditionnelle initiatique qui ont conquis la connaissance par leur propre volonté comme on conquiert une chose qui ne vous était pas destinée à priori et dont il faut s'emparer si on la veut posséder — par opposition à l'enseignement exotérique

qui est destiné à tous sans qu'il faille le demander et encore moins *le voler*.

Le trésor, c'est le trésor spirituel, le dépôt sacré, la Tradition, la Connaissance.

Les « voleurs » ne tuent pas l'enfant, mais lui font subir une « épreuve » qui correspond, comme toutes les épreuves à une prise de conscience, à un degré et à l'accès à un nouvel état (ou son équivalent virtuel).

Le tonneau est, pour l'espace, pure illusion : en effet, il « semble » au profane, que le tonneau (ou le vase) contient de l'espace, qu'il « possède » un espace à lui. Or, si l'on brise le tonneau (ou le vase) on s'aperçoit que l'espace n'est pas affecté par ce « phénomène ». L'espace est au tonneau (ou au vase) ce que l'Absolu est à la contingence, et, en l'occurence à la Manifestation qui *Existe* mais n'*Est* pas. Seul l'Absolu, représenté par l'espace, est immutabilité principielle. Le tonneau (ou le vase) en se brisant *délivre* l'enfant (le profane) de l'illusion qui consiste à prendre le contingent (les parois du tonneau) pour l'Absolu (l'espace ambiant). Lorsque le tonneau se brise l'enfant (le profane) *connaît* que sa prison n'était qu'illusoire par prise de possession de la connaissance de l'espace tout entier (accession à un état supérieur représentant les possibilités d'atteindre l'Etat Supérieur c'est-à-dire la réintégration dans l'Etat Primordial). L'homme Universel ayant son centre au centre de la Croix comme les « voleurs » se trouvaient dans le moulin, au centre de la roue, de la meule (ou tout au moins plus près du centre que ceux qui n'étaient pas dans le moulin).

p. 36. LE CURÉ DANS LE POINÇON. *Un curé traverse les bois pour aller voir un confrère. En route, il aperçoit un petit oiseau qu'il veut prendre, le suit, est entraîné de plus en plus loin dans la forêt, s'égare, monte sur un chêne. Des voleurs arrivent, tirent un poinçon de vin, s'installent sous le chêne et commencent à manger et à boire. Soudain, l'un dit aux autres en leur montrant le curé : « Voyez-vous cet oiseau noir ? Je vais le tuer d'un coup de fusil. — Ne me tuez pas, dit le*

curé. Je me suis égaré ». Il s'explique, on le descend, on le fait manger, puis on l'enferme dans le poinçon que les voleurs ont vidé. Un loup attiré par les os du repas vient rôder. Le curé lui saisit la queue par la bonde, le loup entraîne le poinçon à travers bois. Au petit jour, des vignerons se rendant à leur vigne aperçoivent ce singulier attelage, accourent ; le loup fait un dernier effort, perd sa queue, et le curé peut être libéré.

Le cas du Curé. *Le curé représente un membre d'une organisation ou chapelle exotérique, c'est-à-dire pas véritablement profane, mais plutôt limitée dans une certaine mesure, qui se déplace pour aller voir un confrère, c'est-à-dire qui agit sur le même plan exotérique. Sur le chemin il rencontre un petit oiseau, c'est-à-dire que son chemin croise celui de l'ésotérisme (cf. la langue des oiseaux, les oiseaux, saint François parlant aux oiseaux : la langue sacrée et secrète, les membres de l'organisation ésotérique, saint François ayant la connaissance : tout cela exprimé en symbolisme chevaleresque). Le curé s'égare dans la forêt : les arbres sont autant de possibilités verticales ascendantes. Il choisit de monter sur un grand chêne : il choisit la voie la plus rapide et qui mène le plus haut. Ensuite, rencontre des voleurs, épisode du tonneau,* etc..

Le soldat qui tient le loup par la queue. Mon grand-père son temps de service fini, se met en route pour regagner son village. Il marche longtemps sans trouver ni eau, ni maison, et la nuit le prend dans une forêt. Fatigué, il s'étend sur un « mètre » de cailloux et s'endort ; des gens passent et lui volent sa canne. Il se réveille, s'aperçoit du vol, et comme il fait clair de lune, il veut se couper une autre canne dans un beau cœudre (noisetier) qu'il découvre dans la haie. Mais au moment de le couper, il en voit un plus beau dans le bois, y va, en voit un autre encore plus beau et un peu plus loin, et continue ainsi jusqu'au moment où il découvre une maison éclairée. Il s'y rend, mais le maître de la maison lui conseille de ne pas entrer, car il attend trois voleurs pour lesquels il prépare la soupe. Mon grand-père insiste, le maître de la maison le cache sous un cuvier. Les voleurs arrivent,

déclarent : « Ça sent la viande fraîche... ». Mon grand-père en se tournant heurte le cuvier, on le trouve. « C'est toi, militaire ? Justement nous avons besoin de quelqu'un pour faire une partie de bouchon ». Ils l'invitent à manger et, après le repas, l'emmènent dans le bois. Ils « l'enfoncent » en terre jusqu'au cou et utilisent sa tête comme bouchon: ils mettent des sous dessus et lancent leurs palets, celui qui atteint le nez gagne. La partie terminée, les voleurs s'en vont en laissant mon grand-père enterré, la tête saignante. Un loup vient, lêche le sang, puis se tourne pour satisfaire ses besoins sur la tête de mon grand-père. Celui-ci prend alors le loup par la queue en criant : « T'es pris coquin! » Le loup a tellement peur qu'il l'arrache du trou en détalant.

Le cas du soldat. Le soldat, c'est le profane, qui, par actions matérielles et par la force essaye de se rendre maître d'un élément traditionnel important. Ses qualifications sont malheureusement compensées par des défauts importants. Il lui faut donc prendre conscience de ses états inférieurs, d'où le trou creusé en terre pour l'y enterrer, seule la tête émergeant au-dessus du sol. Il est blessé à la tête par les *voleurs* : il lui faut prendre conscience durement de ses défauts. Il est souillé à la tête par le loup : l'esprit du Mal profite pour souiller ce qui lui reste de bon, mais de blessé. Cependant il réussit à saisir la queue du loup à la main et se fait ainsi retirer du trou : il réussit à remonter la pente en prenant le mal à rebours par sa propre volonté. Il est sauvé. Le soldat était enfoncé dans la terre, comme son âme est enfoncée dans ce bas-monde, prise dans le monde des formes. Le sol représente la ligne horizontale de la Croix. Ce qui est au-dessous concerne les états inférieurs (cf. Jésus marchant *sur* les eaux, tandis que les profanes s'y enfoncent).

p. 37. LE GARÇON PARESSEUX. — *Une famille vit péniblement avec trois fils paresseux qui maintenant sont en âge de gagner leur vie. « Toi, le plus vieux, va-t-en chercher du travail » dit le père à l'aîné. Le garçon part avec une bonne chemisette*

sur le dos, de bons souliers aux pieds. Mais en route, il a faim. Il monte les escaliers d'une maison et voit une femme qui vient de faire de la bouillie de blé noir. « Si vous vouliez m'en donner une assiette ! dit-il. — Il faut la gagner, répond la bonne femme ; et pour cela il faut sauter mes escaliers d'un seul coup ». L'escalier avait bien 24 marches. Le garçon pose ses souliers et sa chemisette pour être plus agile, prend son élan et saute. La femme referme la porte derrière lui en gardant pour elle seule la bouillie, avec les souliers et la chemisette, et lui crie d'aller plus loin.

Le garçon arrive dans un bois et tombe sur des voleurs qui préparent leur repas. « Que cherches-tu par ici, mon garçon ? Je cherche de l'ouvrage, mais j'ai bien faim. — Il y a par-là des moutons dans un pré, va nous en quérir un et tu en auras un morceau ». Le garçon va voler un mouton, les voleurs le cuisent, puis le mangent pendant que le jeune affamé tient la chandelle. Puis ils défoncent un tonneau, y mettent le garçon, renferment le tonneau et le font rouler du haut en bas de la pente.

La barrique s'arrête, le garçon entend une bête qui rôde autour, il fait sauter le bondon avec son couteau, aperçoit un loup dont il empoigne la queue : et voilà le loup qui part à fond de train, en entraînant le tonneau qui, finalement heurte une borne et se brise. Le garçon sort.

Tout près de là, on fait un repas de noces dans une maison neuve où le plafond n'est pas terminé. Le garçon veut prendre place parmi les convives, et pour avoir un siège, il monte au grenier pour y chercher une planche. Mais la planche du plafond, qu'il veut prendre n'étant pas encore clouée bascule quand il met le pied dessus, et il tombe avec elle au milieu des gens de la noce qui crient épouvantés : « Voilà le diable ! Sauvons-nous ! » Le garçon reste seul sur la place, mange et boit à son aise, puis va se reposer près d'un champ de trèfle qui vient d'être fauché. La nuit tombe, un voleur arrive avec une voiture pour enlever le trèfle. Son chargement fait, le voleur s'éloigne un peu pour satisfaire un besoin, se tourne vers le garçon dont il

tire les cheveux qu'il prend pour une touffe d'herbe, afin de s'essuyer.

« C'est assez de voler le foin, ne m'arrache pas les cheveux ! » crie le garçon, et le voleur fuit épouvanté. Le jeune homme rentre chez lui avec la voiture et les chevaux du voleur, à la grande satisfaction de ses parents.

Le garçon paresseux. Une famille vit péniblement avec trois fils paresseux : les fils ne font pas fructifier les biens du Père. L'aîné part bien *habillé* et bien chaussé, mais *sans un sou* : il part comme Adam chassé du Paradis ; mais ce qu'il savait du Paradis, ce qu'il avait acquis, il est obligé de le laisser. Il est seulement habillé, comme Adam s'habilla lorsqu'il ne put supporter sa nudité, lorsqu'il ne fut plus pur. Il prend la direction de *quarré-les-Tombes* : il se dirige dans la direction d'une modalité traditionnelle dégénérée, et même morte ; dont il ne reste qu'une organisation « terrestre » (le carré symbolise la Terre). Il rencontre une *vieille femme* (donc stérile) qui fait une bouilllie de *blé noir* : il rencontre une organisation dégénérée, qui n'est pas restée jeune (cf. Source de Jouvence) et qui ne peut laisser espérer comme nourriture spirituelle qu'un repas médiocre. La Vieille feint de jouer sa soupe et propose au garçon de la lui donner s'il réussit à *sauter en bas* de l'escalier. Le garçon accepte et *ôte ses habits* pour être à l'aise. Pendant qu'il saute, la Vieille s'enferme chez elle et laisse le garçon tout seul dehors : l'organisation stérile propose à celui qui désire la nourriture spirituelle une épreuve sans résultat qui abaisse au lieu d'élever. Et, perdant la soupe et ses vêtements, le garçon perd ses illusions et peut repartir libre pour continuer *sa queste.*

Il rencontre *des voleurs* qui lui apprennent *à voler* puis qui lui font subir l'épreuve du tonneau (cf. les contes précédents).

A sa sortie du tonneau le garçon arrive près d'une maison dont le plafond est inachevé et dans laquelle va commencer un repas de noce. Il va chercher une planche au grenier

pour s'en faire un siège ; mais la planche du plafond qu'il veut prendre n'étant pas encore clouée, bascule quand il met le pied dessus et il tombe avec elle au milieu des gens de la noce qui crient épouvantés : « Voilà le diable ! Sauvons-nous ! » Il rencontre une organisation jeune, dont la nourriture spirituelle pourra convenir à plusieurs convives, mais qui est encore incomplète *par le haut*, c'est-à-dire qui ne possède pas la connaissance totale. Dans une telle organisation il n'y a pas de place pour lui, mais il l'ignore. Il va en haut, où sa volonté le porte, mais à cause du caractère « inachevé par le haut » de l'organisation, il devient une cause d'effroi et de scandale, étant monté plus haut qu'il ne le fallait dans cette maison.

Le garçon reste seul et mange et boit à son aise : son niveau plus élevé que celui des membres de cette organisation lui permet de s'approprier la nourriture spirituelle. Ensuite, il épouvante un voleur de trèfle et lui confisque son butin et sa charrette. Il rentre chez lui avec ce qu'il a pris au voleur à la grande satisfaction de ses parents : son niveau élevé lui permet d'acquérir la Connaissance avec de moins en moins d'efforts jusqu'à la réintégration dans l'Etat Primordial.

Dans ce conte assez complexe, on peut remarquer que le garçon est *tombé du grenier inachevé* avec la planche qu'il avait l'intention de transporter *en bas* et qu'il a été pris pour le diable. Il y a là une idée bien explicitée du cas d'une vérité d'un ordre trop élevé pour un plan donné et qui passe, pour ce plan, si on la lui révèle, pour une diablerie. En fait, lorsque cette vérité est *tombée* sur la table, les convives fuient épouvantés parce qu'ils sont devenus indignes de participer au repas, ayant confondu le haut et le bas (le Diable n'arrive pas d'en Haut).

p. 38. JEAN L'AVISÉ. — *Un homme envoie son fils Jean l'Avisé porter de la galette à ses grands-parents à 3 lieues de là et lui recommande de ne pas s'arrêter en route. Jean l'Avisé flâne, s'égare, est pris par la nuit, frappe à une chaumière éclairée, y trouve une vieille à figure grimaçante qui vient*

de faire la bouillie. Elle parie avec lui qu'avec ses vieilles jambes elle arrivera la première au mur de son jardin ; le premier arrivé mangera la galette que porte Jean l'Avisé et la bouillie de la vieille. Pari tenu, Jean l'Avisé pose sa galette part au signal, et la vieille ferme sa porte au verrou, gardant ainsi galette et bouillie.

Jean l'Avisé frappe vainement ; il fait noir, il pleut très fort ; l'enfant se met à l'abri dans une ruche vide. Des voleurs de miel arrivent, soupèsent les ruches, prennent la plus lourde qu'ils mettent dans un sac. C'est celle où est Jean ; en route, il pisse et le voleur qui le porte sur son dos déclare : « Hâtons-nous, je sens le miel qui coule ». Arrivés dans le bois, les voleurs posent la ruche ; Jean, avec son couteau, fait un trou dans le sac et s'échappe. Il erre quelque temps, est accueilli par un berger qui lui donne du pain et le mène dans le grenier d'une ferme. Dans la nuit le plancher s'effondre, Jean tombe dans une étable, se trouve à cheval sur un bœuf au moment où des voleurs le détachent pour l'emmener ; ils prennent Jean avec eux, puis le déposent dans un tonneau.

Jean, libéré, erre, se retrouve devant la chaumière de la vieille. La porte n'est pas fermée au loquet ; Jean entre doucement, et, pendant que la vieille dort, mange la bouillie, reprend sa galette, sort et chante à tue-tête une formulette qui nargue la vieille.

Jean l'Avisé : Toujours le même processus, mais avec un emprunt plus important au *Bestiaire du Christ*. Dans ce conte, Jean l'Avisé rencontre la Vieille et perd sa soupe et ses illusions. En se mettant à l'abri *dans une ruche*, il commande à l'espérance, c'est-à-dire qu'il sait que l'on doit espérer. Ensuite, l'épisode du tonneau montre son initiation à la suite de laquelle il est capable de reprendre à la Vieille sa soupe et sa galette. Il faut remarquer dans ce conte qu'avant l'épisode du tonneau, Jean l'Avisé qui se reposait dans *un grenier*, tombe sur *un bœuf* et que c'est dans cette position que les *voleurs* le découvrent. Ici le bœuf symbolise le Christ et cet épisode est là pour montrer que les *voleurs* constatent que Jean est le plus près possible du Christ.

p. 39. CADIOU LE TAILLEUR. — *Un certain Cadiou, tailleur dans un village voisin de Plouaret, va à la foire au Bréau, invite à danser une fille, et lui offre ensuite en remerciement, un sou d'amandes. Dépitée, la fille dit : « Comme tu feras, je ferai ». Ils se promènent, elle le conduit devant un mercier ambulant, lui demande de choisir dans ce qui coûte un sou. C.. prend une grande aiguille. Au moment de partir, les deux galants s'aperçoivent que leur route est d'abord commune. Ils cheminent ensemble, la fille invite C.. à entrer, et celui-ci voit le père de la jeune fille, un vieillard aux jambes immenses qu'il doit plier par-dessus le feu pour tenir dans l'âtre et se chauffer. Le vieillard remercie sa fille chérie du bon gibier qu'elle lui amène pour son souper. « Va me chercher ma faux pour que je le fauche tout de suite, de peur qu'il ne m'échappe ». Cadiou épouvanté détale, l'homme aux grandes jambes fait lâcher ses chiens dont l'un happe le fond de la culotte de Cadiou comme il franchit la rivière qui borne les terres du vieillard.*

Cadiou, mouillé, déchiré, épuisé, se cache dans un tas de foin. Des voleurs arrivent et commencent à charger sur une charrette le tas où est Cadiou. Il sent le contact de la fourche sur ses fesses, détale, est rattrapé et reconnu par les voleurs. Pour qu'il ne les dénonce pas, et pour ne pas charger leur conscience d'un crime, ils décident de le fixer à terre, étendu sur le dos, ses membres retenus par des crampons de bois ; les loups feront le reste. Une louve arrive, flaire Cadiou, s'assied sur son ventre, hurle pour appeler ses petits. Le tailleur sent la queue de la bête sur sa figure, la mord de toutes ses forces ; la louve l'arrache à ses attaches et s'enfuit.

Cadiou quitte la prairie, arrive à une maisonnette d'argile couverte de chaume, entre, voit une petite vieille barbue aux dents longues et noires, occupée à faire des crêpes. Elle lui conseille de s'en aller, car elle attend ses trois fils géants, Janvier, Février, Mars qui sont des mangeurs d'hommes. Cadiou lui dit ses aventures, elle accepte de le cacher, et si les géants le découvrent, elle le fera passer pour son neveu. Arrivée successive des trois géants qui, chaque fois, sentent l'odeur de

chrétien, mais, chaque fois, la mère apaise d'abord leur faim avec des crêpes et leur présente ensuite le cousin. Mais Cadiou veut se libérer de ces compagnons inquiétants. Il va leur apprendre dit-il, le jeu du passé et de l'avenir, met deux bâtons en croix, fait asseoir les trois fils et la mère sur les quatre extrémités, recommande de ne pas bouger tandis qu'il sortira un instant pour consulter les étoiles. Et il s'enfuit.

Las d'attendre, les géants sortent, voient qu'ils sont joués, se mettent à la poursuite de Cadiou ; celui-ci, sur le point d'être atteint, arrive à un rucher, se glisse dans une ruche vide plus grande que les autres. Les géants avides de miel oublient Cadiou, prennent chacun une ruche ; Mars porte celle du tailleur qui, de la grande aiguille rapportée de la foire, pique le porteur. « Aie ! crie celui-ci, les abeilles piquent ! » et à la fin, n'y pouvant plus tenir, il jette la ruche dans un étang.

Cadiou se dégage à grand-peine, boueux et mouillé, lave ses vêtements, les pose pour qu'ils sèchent et se baigne. Quand il sort, ses habits ont disparu ; mais le jour pointe et il s'aperçoit qu'il est à la lisière de son village. Il veut courir pour rentrer chez lui, quand il aperçoit une vieille femme qui sort ; vite, il se cache sous un tas de bois dans la cour du menuisier.

Le menuisier sort pour travailler à la réfection du saint Crépin de l'église qu'on lui a confié. Il trouve cet homme nu, muet, raide. Simple d'esprit, il croit que c'est saint Crépin en personne qui vient prendre la place de l'ancien ; il le porte au recteur. On met le nouveau saint dans une niche, on sonne les cloches, les paroissiens accourent, admirent le saint qui paraît vivant. Une dévote, n'ayant pas de chandelier, met son cierge entre les orteils du saint qui, lorsque le cierge est usé, sent la brulûre ; il saute de sa niche, rentre en courant chez lui. Et tout le monde croit que le saint est remonté au ciel.

Cadiou le tailleur (assez complexe).

Rencontre une fille et fait avec elle le même chemin : rencontre une *modalité* traditionnelle dont il ne connaît pas le rattachement au Principe. Il ignore si cette organisation est orthodoxe ou non et cependant il va avec elle ; c'est

une faute. La fille le conduit dans sa famille : des *géants* c'est-à-dire l'antitradition et la contre-initiation, fuite devant le danger, puis rencontre *fortuite* avec les *voleurs* dont il surprend le « secret ». Sauvé par le procédé du loup et rendu à un état supérieur.

(Le loup est l'élément redoutable pour le profane, mais qui sauve celui qui sait : la Main de Dieu est de Justice ou de Miséricorde suivant la qualité du sujet).

Nouvelle rencontre avec l'antitradition (Janvier, Février, Mars : les mois d'hiver : le début de l'année ; le commencement du cycle : le mal qui était au début du cycle : le principe du Mal : le serpent qui tente Eve dès le début). Grâce à son rattachement à la Croix il peut se sauver de la haine des géants.

Dans la ruche il est assimilé à l'Abeille.

L'Abeille, dans le Bestiaire du Christ représente les Vertus chrétiennes ; elle est un des rares animaux symboliques uniquement bénéfiques (autre sens : Verbe divin).

Sortie de la ruche : Résurrection.

La baignade dans l'étang représente le retour à l'Etat Primordial, d'où la nudité adamique, symbole de pureté.

Cependant, il ressent la brûlure, comme le Christ descendu sur terre a ressenti la souffrance quoique Fils de Dieu.

p. 40. — Le pélerin de Saint-Lubin. — *Un valet de charrue va en pélerinage vers Saint-Lubin pour qu'il lui procure une femme. En route, il voit une vieille qui trempe la soupe dans deux écuelles, une grande et une toute petite à peine suffisante pour une souris. « Pour qui la grande ? — Pour celui des deux qui sautera le plus loin ». On s'aligne, il saute, on lui ferme la porte au dos.*

Le valet va chez le sacristain pour demander à coucher. Mais le sacristain est absent ; il est allé prévenir le curé que le saint Lubin est cassé. Le valet monte au grenier, se déshabille, se couche dans le foin. Le curé arrive, ramené par le sacristain qui le conduit au grenier avec une lanterne pour lui montrer la statue détériorée. Le valet en chemise est découvert et pris

pour le saint en robe blanche. Il s'enfuit, va se cacher dans le foin d'un pré. Des fumeurs arrivent, veulent mettre le feu au foin. Nouvelle fuite du valet qui arrive dans la cour d'un charcutier et entre dans un fût pour y chercher quelque morceau à manger. Arrivée d'un loup, queue attrapée par la bonde, tonneau entraîné, rupture à l'entrée du village où demeure le héros. Il sort. Une femme ayant un enfant sur les bras le voit : « O le malheureux dit-elle. Tenez mon enfant, j'irai vous chercher des vêtements ». Le valet attend vainement, doit rentrer chez lui, en chemise, affamé. Saint Lubin ne lui a pas procuré une femme, mais un enfant qui crie comme un perdu.

Le pélerin de Saint-Lubin. Image du Saint prise pour le Saint : idôlatrie. Statue détériorée : tradition décadente ; confusion entre ce qui reste de sacré incompris et le profane que l'on croit être le Saint.

Epreuve du tonneau après avoir constaté la confusion qui règne partout, même dans cette chapelle. Sauvé par le procédé du loup : influence spirituelle directe.

Ensuite : chargé de mission : il doit se charger de l'enfant : diriger le profane.

p. 42. — Martin au Renard. — *Martin qui adore la chasse conte ses exploits fabuleux. Il voit venir deux lièvres que poursuit son chien, plante son couteau dans l'axe du chemin ; lièvres et chien sont coupés dans leur longueur, continuent à courir et les moitiés du chien attrapent les moitiés du lièvre.. ([Je] dépasse plusieurs épisodes). Martin jette sa pierre à fusil contre un chien menaçant, l'atteint aux dents, le chien flambe, incendie la ferme. Martin détale, rencontre des voleurs qui l'invitent à manger, le mettent dans un tonneau que vient flairer un renard. Martin l'attrape par la queue, le tonneau est tiré, éclate contre un arbre. Martin tenant toujours la queue tue l'animal contre le tronc puis le promène de maison en maison. D'où son nom de Martin au Renard.*

Martin au Renard (incomplet).

La chasse : poursuite du but. (cf. chasse sacrée).

Martin dans sa « chasse » est capable de séparer la droite de

la gauche du gibier et de ses chiens : il sait ce qui est bien et ce qui est mal, etc...

Le loup chez le Renard. — Un soir d'hiver, le bûcheron Joseph Renard entend frapper à sa porte, ouvre : un loup énorme entre, vient sentir la soupe sur le feu, recule un peu. « Verse, Marguerite », crie le bûcheron ; sa femme verse la marmite sur le loup qui se sauve. Le lendemain, le bûcheron qui fait du fagot, voit venir le gros loup, qui a la tête pelée. Comme il n'a pas sa hache à portée de main, J. Renard fait le mort ; le loup gratte autour de lui pour l'enterrer sous la neige et va chercher les autres loups. J. R. monte sur un chêne. Les loups arrivent, ne trouvent rien, corrigent le loup pelé. J. R. rit, les loups le voient, tiennent conseil. Le gros loup se dresse contre le chêne, un autre monte sur son dos, un autre plus haut... Bientôt, il n'en faut plus qu'un pour atteindre J. R. qui a l'idée de crier : « Verse, Marguerite ». Le loup échaudé, épouvanté, détale, les autres dégringolent et le poursuivent pour le corriger. Le bûcheron descend, reprend sa hache, veut rentrer, tombe sur des voleurs qui viennent d'assommer un voiturier et pillent sa voiture. Ils veulent tuer J. R. qui les dénoncerait, mais l'un d'eux conseille de le mettre dans un tonneau vide et de le rouler dans la forêt. Arrivée du loup échaudé, et développement habituel de notre conte jusqu'à la rupture du tonneau contre un arbre.

Le loup chez le Renard.

Le loup : danger pour le chrétien. Danger écarté grâce à l'épouse ; *couple chrétien* : Homme Androgyne : Adam primordial avant la distinction Adam-Eve : pureté originelle hors d'atteinte du mal : « Le Premier Adam ».

Rire de Martin sur l'arbre : imprudence, orgueil, péché. Nouveau danger écarté grâce au « rappel » du *couple chrétien*. C'est le loup *le plus bas* qui fait effondrer l'attaque des loups : le Mal n'atteindra jamais le *vrai chrétien*.

Martin sur l'Arbre inaccessible aux loups : le chrétien

parfait est déjà sur l'Axe du Monde (l'axe vertical de la Croix), inaccessible pour Satan.

p. 51. — Le Roi Empire de la Vertu. — (*conte hindou*) *Au temps où Brahmadatta règne à Bénarès l'épouse principale du roi donna naissance à un fils qui est une réincarnation du Bodhisatwa. On donne au prince le nom de Silava qui signifie Empire de la Vertu. Il devient roi, gouverne avec une douceur extrême. Un roi voisin, renseigné sur cette douceur qu'il prend pour de la faiblesse, à trois reprises envoie des brigands piller les terres du bon roi, la troisième fois dans Bénarès même, et chaque fois, le roi Empire de la Vertu les fait prisonniers, leur donne de l'argent pour qu'ils n'aient pas à piller pour vivre et les renvoie. Le méchant roi voisin décide alors de conquérir le royaume de Bénarès et se met en marche. Malgré l'insistance de ses soldats, les plus vaillants du monde, malgré ses ministres, le roi Empire de la Vertu n'oppose aucune résistance, fait ouvrir les portes de la ville, se laisse prendre avec tout son entourage. Le roi vainqueur ordonne à ses soldats de se saisir du roi et de ses ministres, de leur attacher solidement les mains au dos et de les conduire à la place où l'on a coutume de jeter les cadavres qui ne sont pas brûlés ; d'y creuser des trous et de les y enterrer jusqu'au cou et de bien tasser la terre autour d'eux pour qu'ils ne puissent sortir les mains. La nuit venue, les chacals viendront et se chargeront du reste. Les soldats exécutent ponctuellement les ordres de leur chef, enterrent le roi au milieu, ses ministres de chaque côté. Le roi Empire de la Vertu donne l'exemple d'un calme qu'il demande à ses ministres d'imiter. Vers minuit arrivent les chacals, pour dévorer la chair humaine. Lorsque le roi et les ministres les aperçoivent, tous en même temps ils poussent un cri, et les chacals épouvantés s'enfuient. Puis les animaux se retournent, constatant que personne ne les poursuit, reviennent. Encore une fois, les hommes enterrés poussent un cri, la même chose se produit. Mais la troisième fois, les chacals se disent : « Ce sont peut-être des condamnés à mort ! », s'enhardissent et restent malgré les cris. Le chef de la bande s'approche du roi Empire*

de la Vertu, les autres chacals vont vers les ministres. Lorsque le roi, toujours plein de présence d'esprit, voit que le chacal est tout près de lui, il tend le cou comme s'il voulait l'offrir à la morsure de la bête, et lorsque le chacal va le happer à la gorge, il le saisit fortement de ses machoires et le tire à lui, le pressant comme dans un étau. Le chacal que le roi retient par le cou « avec la force d'un éléphant » ne peut se libérer et se met à hurler à la mort. Les autres l'entendent, se disent : « Il est pris par un homme ! » et se sauvent épouvantés. Mais celui que tient le roi se démène en battant tout autour avec ses pattes la terre qu'il rend de plus en plus friable et finalement rejette toute la couche supérieure. Quand le roi sent que le haut de son corps a un peu de jeu, il laisse aller le chacal. Et comme il est « aussi fort qu'un éléphant », par des poussées répétées, il arrive à dégager ses deux mains, puis à hisser son corps ; et ensuite il libère ses ministres.

La suite du récit nous dit comment, avec l'aide de deux jakkhas, sortes de démons de la mythologie hindoue, le roi Empire de la Vertu est rétabli dans ses pouvoirs, pardonne au roi ennemi qui reconnaît et proclame les mérites de celui qu'il a injustement attaqué.

Le Roi Empire de la vertu. Le Mal essaie d'enfoncer la Vertu sous terre. (le corps : états inférieurs. La tête : états supérieurs).

Ministres : ceux qui obéissent au Roi : ceux qui suivent les directives du chef spirituel ou du chef démoniaque. La Vertu tenace sauvée sans l'aide des mains : Dieu aide le vertueux et le Juste.

Comme on le voit après cette brève et incomplète « étude », pour comprendre un conte traditionnel dans son essence, un « acte de foi », aussi sincère soit-il serait bien insuffisant. Nous serions fâché de faire la moindre peine à certains « folkloristes », mais nous sommes bien obligé, pour être sincère, de leur dire que dans ce domaine, qui est le domaine du Sacré, on sait ou l'on ne sait pas, et il est bien vain de nier ou d'essayer d'abaisser ce qu'on ignore en grande partie.

Par tradition, nous savons que ces contes sont des *émanations* d'organisations traditionnelles authentiques et souvent *complètes par en haut* ; que ces contes furent l'enseignement de nos campagnes (de nos chères campagnes qui sont le cœur du pays), jusque vers le milieu du XIXe siècle où ces organisations se résorbèrent peu à peu, laissant au peuple le Dépôt Sacré qu'il conserve... ou qu'il oublie, suivant ses qualités. Mais ce que nous savons aussi, c'est que pour comprendre cet enseignement, il faut laisser de côté tout « scientifisme » stérile, qui n'est que « poursuite du vent ».

EMILE RESTANQUE.

CONSIDÉRATIONS SUR L'EXPANSION TERRITORIALE DU CHRISTIANISME [1]

CHRÉTIENTÉ ET EMPIRE

E. — *L'empire byzantin du* (V^e^ *au* X^e^ *s.*)

BIEN des faits qui appartiennent proprement à l'histoire de l'Empire byzantin ont été évoqués, chemin faisant, de façon plus ou moins détaillée, sous la rubrique D. *L'Empire romain germanisé et l'Empire franc*, selon qu'ils touchent aussi à l'histoire de la partie occidentale de l'Empire romain et des états héritiers de la puissance romaine dans ces regions. Il convient cependant de reprendre les faits sus-évoqués pour les ordonner au tableau d'ensemble que nous envisageons maintenant de l'état du monde byzantin et des changements qui s'y opèrent du Ve au Xe siècle, en mentionnant cette fois nombre d'événements qui fussent sortis des limites de notre précédent exposé.

Tandis que l'Empire d'Occident succombe aux coups des Germains et perd, pour plusieurs siècles, son unité au profit des « royaumes barbares », l'Empire d'Orient, moins « imbibé » de colons et d'auxiliaires germains, même dans ses provinces européennes, que son voisin de l'Ouest, totalement dépourvu de ces turbulentes minorités dans ses provinces d'Afrique et sur presque tout son territoire asiatique, n'offre pas un terrain aussi favorable à l'implantation de pouvoirs barbares à l'intérieur de ses frontières. Celles-ci sauf au Nord, en Europe, le long de la Save et du Danube, ne constituent d'ailleurs pas, comme celles de l'Empire d'Occident sur leur plus grande longueur, un front « germanique ». L'Empire n'a

1. Cf. *E. T.*, N^os^ d'avril-mai, juin et juillet-août 1957 ; janvier-février, mai-juin et juillet-août 1959.

évidemment rien à redouter des Germains du côté des déserts d'Asie et d'Afrique. Quoi qu'il en soit des véritables raisons de cet état de fait, la Thrace, la Macédoine et la Grèce voient passer les colonnes des Germains migrateurs, mais survivent, avec tout le proche Orient romain à ces vagues passagères. L'Empire romain continue en Orient, limité à ses provinces byzantines, dont la langue dominante est le grec. Les hommages des princes barbares à l'Empereur convergent tous vers Constantinople.

Ce n'est certes pas à dire que les frontières orientales de l'Empire n'inspirent pas de sérieuses inquiétudes. La puissance perse se montre toujours aussi menaçante et agressive, et, dès le ve siècle, la Mésopotamie, même dans ses parties les plus septentrionales et les plus occidentales, doit être considérée comme définitivement perdue par les Romains. Si donc on excepte, au VIe siècle, la reconquête, somme toute peu durable, des royaumes Vandale, Ostrogot, et, très partiellement, du royaume Wisigot par Justinien, si soucieux de reconstituer l'unité totale de l'Empire romain qu'il se fait saluer du titre de Francique et de Germanique, si l'on excepte encore, au début du VIIe siècle, les brillantes revanches de Maurice et d'Héraclius sur les Perses envahisseurs, il faut bien dire que l'histoire de l'Empire byzantin, du ve au xe siècle, n'est plus marquée, dans l'ordre militaire, que par des échecs et des reculs. Ses positions ne sont plus que défensives et la défense de ses positions est de plus en plus difficile. Dès le VIIe siècle, Byzance perd d'un seul coup la Syrie et la Palestine, puis, après le long siège d'Alexandrie (642), toute l'Egypte, tandis que ses vainqueurs arabes arrachent aux Perses la Mésopotamie et bientôt la Perse elle-même. Pendant le même temps, le péril slave a relayé, sur le Danube, le péril germanique, et il s'avère impossible d'enrayer la pacifique immigration slavo-bulgare en Mésie (l'actuelle Bulgarie) et en Macédoine. Au IXe siècle, la Bulgarie, peuplée par un rameau slavisé de la race turque, échappe totalement à l'autorité de Byzance.

Les pertes territoriales de Byzance coïncident presque toutes avec autant d'événements funestes pour l'unité de la Foi chrétienne. Nous avons dit combien l'hostilité chronique qui opposait les « Romains » aux Perses avait contribué à inspirer au Roi des rois le soutien officiel des Nestoriens, rendant tout à fait impossible à l'avenir, après ce « durcissement » des positions, une quelconque tentative de compromis. On sait comment les appuis politiques dont bénéficièrent les Nestoriens hors de l'Empire poussèrent ces derniers à y exterminer l'Orthodoxie : le ve siècle voit d'immenses territoires d'Asie centrale sortir de la Chrétienté orthodoxe et se fermer pour dix siècles à l'effort missionnaire venu de l'Occident. Nous avons expliqué aussi quels ressentiments avaient laissés en Orient les tentatives maladroites, faites au vi^e siècle, de reconversion « forcée » des Monophysites. Si l'adhésion au Monophysisme d'une grande partie des fidèles d'Arménie, de Syrie et d'Egypte n'est certes pas imputable à Byzance, il est en revanche bien sûr que les haines religieuses qui s'accumulaient en ces parties de l'Empire allaient bientôt favoriser l'ouverture de leurs frontières aux armées arabes et à la domination *politique* des Musulmans, au viie siècle. Désormais, tout espoir de voir rentrer les Monophysites dans le giron de l'église « orthodoxe » devait être abandonné et, bien plus, on allait en fait vers une réduction toujours accélérée des communautés chrétiennes sous domination musulmane.

Ainsi donc, tandis qu'en Occident la Chrétienté prenait lentement corps et s'accroissait spatialement et numériquement, l'évolution semble obéir, en Orient, à un mouvement inverse et la faiblesse politique de l'Empire byzantin n'y est pas étrangère. Pourtant, le zèle apostolique du clergé grec n'est pas éteint et l'un de ses succès les plus remarquables est la conversion des Bulgaro-macédoniens au Christianisme, accompagnée d'une vaste campagne missionnaire dans tout le monde slave, sous l'impulsion des Empereurs, au viiie et au ixe siècles. Si le rapide tableau que nous venons

de brosser comporte bien des ombres, il est juste de voir dans les derniers événements relatés une compensation aux pertes subies en Asie et en Afrique. Du reste, en Occident aussi, l'invasion islamique amputait la Chrétienté de ses églises d'Afrique et menaçait gravement, au VIIIe siècle, celle d'Espagne.

Telles sont les caractéristiques générales de cette période de l'histoire de l'Empire d'Orient.

Ajoutons que cet Orient « byzantin » s'éloigne toujours davantage de l'Europe occidentale par ses mœurs sociales et politiques. Cet Empire, devenu maintenant entièrement et officiellement « grec », est gouverné par un « *basileus auto crate* », souverain absolu dans l'ordre politique, mais intervenant constamment aussi dans les débats religieux, cherchant à se soumettre toujours plus étroitement le Patriarcat de Constantinople. Si l'instabilité du pouvoir impérial, entretenue par les intrigues de palais, affaiblissait l'Empire, l'étroite soumission de l'Eglise grecque à l'Empereur tendait à l'éloigner de Rome. Les différends théologiques, de plus en plus répétés, entre le Patriarcat byzantin et le Siège romain avaient semé des germes funestes de division, qui, au Xe siècle, à peine surmontée la crise ouverte par Photius, n'attendaient qu'une nouvelle occasion pour proliférer.

Comment convient-il de se représenter, du point de vue ethnique, linguistique et religieux, l'état du monde byzantin au Ve siècle ?

Si la langue dominante est le grec, il laisse subsister, concurremment avec lui, plusieurs langues de civilisation, et les peuples qui habitent l'Empire ne se sont point amalgamés : l'Egypte, à l'exception des villes grecques comme Alexandrie, parle copte, a sa liturgie de langue copte ; son clergé est directement gouverné par son propre patriarche, qui siège à Alexandrie, et son champ missionnaire, le sud nubien et l'Ethiopie, lui est bien particulier. La Syrie, à laquelle il faut joindre la Palestine, est surtout de langue araméenne, dite « syriaque ». Son Patriarcat est à Antioche, ville grecque,

certes, mais une école syriaque, celle d'Edesse, fait rayonner la liturgie syriaque sur la Mésopotamie et sur la Perse, champ d'apostolat des Syriens. L'Asie Mineure est alors hellénisée en profondeur, mais, plus on s'éloigne des côtes, plus les villes et les moyens de communication se raréfient, et la Galatie, comme une partie de la Cappadoce, conservaient, dans le fond des campagnes, des îlots de population montagnarde bien peu touchés par l'hellénisme. Du moins la langue liturgique est-elle le grec, sauf dans la partie de l'Arménie sous domination byzantine, où prévaut la liturgie grégorienne de langue arménienne. Ajoutons que la population, déjà si mêlée, de l'Anatolie, a reçu au IVe siècle, un apport, numériquement très faible sans doute, de sang got (germanique). La Grèce continentale et insulaire parle grec, et son Patriarcat, le dernier venu des Patriarcats, est à Byzance, d'où il gouverne aussi les communautés d'Asie Mineure. Le stationnement des légions en bordure de la Save et du Danube et l'établissement concomitant de colons et de commerçants, non toujours latins d'origine, mais de langue commune latine, avait implanté en ces régions le parler roman, ainsi qu'en certaines parties de l'Epire, voisines de l'Illyrie, où prévalait également un parler néo-latin. Le macédo-roumain est comme le débris des parlers romans de cette zone balkanique d'où les Slaves, plus tard, devaient progressivement chasser les langues néo-latines. Si l'on ajoute à cela la présence d'îlots germaniques, légionnaires et colons de Macédoine et de Thrace, on aura quelque idée de la très grande complexité ethnique et linguistique de l'Empire byzantin. Toutefois, cet Empire pourra mériter le nom d'Empire grec, après la perte de l'Egypte et de la Syrie.

Malgré la survivance tenace, déjà mentionnée, de la tradition égyptienne, et celle de croyances ancestrales dans les montagnes de la Grèce et de l'Asie Mineure, les populations de l'Empire d'Orient sont désormais, dans leur grande majorité, chrétiennes. L'Empire d'Orient restera encore, pendant des siècles, le pays des grands conciles catholiques : concile

d'Ephèse, en 431, qui définit que le Fils de Marie et le Fils de Dieu sont une seule et même personne, troublant profondément une partie des chrétientés syriennes et préparant la rupture définitive, en 484, avec l'Eglise de Perse. Les Syriens et les Egyptiens, également divisés par le Concile, devaient être réconciliés, en 433, par Saint-Cyrille. Concile de Chalcédoine, en 451, qui définit que dans l'unique personne du Christ, les deux natures divine et humaine, demeurent intactes et distinctes, et occasionne la rupture avec la plus grande partie des Eglises d'Egypte (coptes), d'Arménie (grégoriens) et de Syrie (jacobites), puis une première rupture entre les Eglises de Constantinople et de Rome (482), rupture réparée en 518. Second Concile de Constantinople, en 681, rétablissant l'union entre Byzance et Rome, rompue par la controverse monothélite (640). Malheureusement, le champ d'action des Chrétientés orientales trouvait, dès le ve et vi^e^ siècles, sa limitation dans le fait que leurs communautés d'Afrique et d'Asie étaient divisées, sous le double rapport de la doctrine et de l'obédience. Manquant d'unité, ces Eglises manquaient aussi de force, et leur zèle missionnaire se refroidissait, à mesure qu'elles s'entre-déchiraient. Seule, nous l'avons dit, l'Eglise Nestorienne de Perse ne se lassait pas d'évangéliser l'Asie. Au viie siècle, la conquête musulmane ruinait définitivement tout espoir missionnaire de ce côté. C'est au contraire à la lente résorption des vénérables communautés d'origine apostolique que nous assistons dans les siècles suivants, en Syrie, en Palestine et en Egypte. Du côté de la frontière européenne seule, l'horizon n'était pas bouché, et les moines grecs continuèrent là l'œuvre missionnaire.

Les premiers bénéficiaires de cette œuvre furent les Slaves. Les peuples dits « slaves » tirent leur nom d'une de leurs tribus, la plus puissante, celle des *Slaviané* ou *Sloviané*, qui, coupée ensuite par l'invasion magyare en deux tronçons principaux, est à l'origine des Slovènes, aussi bien que des Slovaques et des Slovinces. André Vaillant, dans sa *gram-*

maire comparée des langues slaves (tome I, p. 15 à 19), résume ainsi l'histoire des Slaves : « Les Slaves n'apparaissent de façon sûre qu'au début du VIe siècle. Ils avaient donc vécu jusque là à l'écart des Grecs et des Romains, loin de la Mer Noire et au-delà des Carpathes. Au nord, ils étaient séparés de la mer Baltique par les Baltes, dont le domaine était sensiblement plus étendu qu'à l'époque moderne et devait atteindre au moins la région de Smolensk. Au nord-est, ils avaient pour voisins des peuplades de race finnoise, que les Russes ont plus tard refoulées ou absorbées. Au sud, ils avaient été au contact des Scythes et des Sarmates de langue iranienne.

«... Aux Sarmates ont succédé les Gots... Les Slaves ont été submergés par les Gots et soumis à leur empire, qui a été détruit par les Huns en 375... L'invasion des Huns a déclenché de grandes migrations vers l'ouest... Dans le sud, ils (les Slaves) sont entraînés par la vague plus récente des Avars et, mêlés à eux, ils envahissent les Balkans. Ils se révèlent brusquement comme un peuple nombreux et puissant, qui rapidement conquiert toute l'Europe Centrale. A l'ouest, ils dépassent l'Elbe et la ligne de Hambourg à Ratisbonne, et plus bas celle de Linz à Trieste, s'étendant des côtes de la Baltique à celles de l'Adriatique. Au sud, ils s'emparent de la plaine du Danube et des Balkans, de l'Adriatique à la Mer Noire, et s'avancent en Grèce jusqu'au Centre du Péloponnèse ».

L'évangélisation des Slaves commença naturellement d'abord à l'intérieur de l'Empire, et c'est une province relevant de la partie occidentale de l'Empire, l'Illyrie, qui fournit aux Slaves leurs premiers termes chrétiens, mots empruntés au dialecte néo-latin de la région ragusaine. Refoulés progressivement en Macédoine, les Slaves de Grèce, mêlés comme en Illyrie aux populations chrétiennes, se christianisèrent rapidement, sans que l'histoire ait eu le temps de nous léguer le détail de ces conversions. Chrétiens désormais, mais non assimilés, ces colons slaves de Macé-

doine formaient autour de Thessalonique des groupes compacts qui ne parlaient pas grec. Au VIIIe siècle, les villes d'Illyrie parlaient roman, les villes macédoniennes parlaient grec, mais les campagnes environnantes n'entendaient guère que le slave. L'évêque grec de Salonique et son clergé s'efforçaient de connaître le slave. Quant aux Bulgares slavisés, occupant la frontière nord-est de l'Empire, au sud du Danube, leur conversion « officielle » ne date que de 864 et leur état échappe en fait, à cette époque, à l'autorité de Byzance.

A l'extérieur de l'Empire, les premières conversions de Slaves semblent bien venir de l'Occident et ce sont des missionnaires francs qui pénètrent chez les Tchèques de Bohême. Mais, après la mort de Charlemagne, un puissant état s'était formé dans cette région, la Principauté de Grande Moravie, dont le chef, Mojmir, menait une lutte continuelle contre les Allemands, qui le battirent en 846. Son successeur, Rostislav, dépêcha, vers 863, une ambassade à l'empereur Michel III de Byzance, afin d'obtenir l'envoi de missionnaires grecs en Moravie. Les Tchèques, Moraves et Slovaques chrétiens employaient la liturgie latine. L'empereur envoya à Rostislav deux frères, Constantin (en religion Cyrille) et Méthode, de Salonique, ayant une bonne connaissance pratique du slave. Ceux-ci composèrent un alphabet et traduisirent en slave les textes *latins* du missel employé en Moravie et formèrent des officiants capables d'assurer l'exercice du culte en slave. Sous le règne de Sviatopluk, successeur de Rostislav, la liturgie slave disparut de Moravie après une quarantaine d'années d'existence, puis reparut, et fut de nouveau remplacée, à la fin du XIe siècle, par la liturgie latine. Les élèves de Constantin et de Méthode, chassés par Sviatopluk, durent transférer leur activité en Bulgarie.

Dans ce pays, surtout au commencement du Xe siècle, sous le tsar Siméon, les traductions de Constantin et de Méthode furent soumises à un remaniement et reprises d'après le grec, qui avait été dès le début la langue liturgique de la première communauté bulgare, sous le prince Boris

(864). Le clergé grec, qui n'avait cessé de lutter d'influence contre le clergé franc, tant que Méthode avait été archevêque de Pannonie (869-885), eut bientôt contre lui, en Bulgarie même, le jeune clergé slave qu'il avait formé et dont l'œuvre est bientôt mise au service de la politique antigrecque du prince Siméon, empereur de sa propre autorité en 915, et nommant saint Clément, premier évêque de Bulgarie, patriarche de l'Eglise *autocéphale*. La fin du x[e] siècle voit une brève revanche politique et militaire des Grecs : ceux-ci reconquièrent, en 972, la Bulgarie, mais la puissance bulgare se regroupe en Macédoine occidentale autour d'Ohrid.

Ces événements pénibles, et funestes à l'unité de l'Eglise, ne freinèrent pas son élan missionnaire : en 988, on enregistre la conversion au Christianisme du prince de Kiev, avec tous les grands de l'état russe. C'est bien de Bulgarie que vint la langue liturgique de la nouvelle Eglise, le slavon, c'est de Bulgarie que vinrent les érudits chargés d'adapter les textes sacrés aux particularités dialectales de la Russie et les clercs chargés de former des confrères dans la Principauté de Kiev, dont les populations les plus proches de la Bulgarie étaient déjà en partie christianisées, mais c'est *librement*, au terme de ces années consacrées à la *recherche de la Foi*, que Vladimir opta pour la Foi de l'Eglise grecque, dont il consultait fréquemment des représentants. C'est bien à l'influence directe de Byzance qu'est due la conversion spontanée du Prince de Kiev et c'est directement du Patriarche byzantin que l'Evêque de Kiev tient son autorité. Une pieuse légende attribue du reste au même apôtre André la fondation du siège épiscopal de Kiev et de celui de Byzance.

Nous voici donc arrivés au terme du x[e] siècle : l'Empire byzantin est très affaibli et diminué. En Macédoine, en Epire, en Illyrie, en Thrace et en Mésie, les Slaves sont puissants. Mais ces Slaves sont des Chrétiens, et la vaste Eglise de Pannonie, englobant, outre les régions tchèques, moraves et slovaques, les régions slovènes, croates et serbes, la première

Eglise slave organisée, est l'œuvre des deux apôtres grecs Constantin et Méthode. Les Bulgares — bientôt les Serbes — sont menaçants ; ils fondent une Eglise concurrente de Byzance ; mais la Chrétienté avance tout de même, et c'est Byzance qui la fait avancer jusqu'au Dniepr.

L'Empire byzantin s'est de plus en plus « recroquevillé » sur lui-même. Rien d'étonnant à ce qu'il laisse en dehors de ses frontières d'immenses étendues peuplées, en tout ou en partie, de Chrétiens. Nous connaissons la situation en Europe : plusieurs états chrétiens puissants n'ont pratiquement aucun lien avec l'Empire ; l'un d'eux, la Bulgarie, refuse même jusqu'à l'apparence d'une suzeraineté byzantine et son chef usurpe le titre de *tsar, césar, empereur.*

En Egypte, la communauté copte connaît des jours difficiles. En fait, la résistance a surtout duré trois siècles. M. Gautier (*L'afrique blanche*, p. 36) note : « Jusqu'à la fin du IIIe siècle de l'Hégire (IXe du Christ), les Egyptiens sont restés eux-mêmes, chrétiens, et parlant leur propre langue.. l'Egypte est le seul point du monde mulsulman où on ait signalé une résistance de 300 ans religieuse et ethnique... Leurs relations avec l'autorité musulmane étaient excellentes, ils étaient ses fonctionnaires civils... Les premiers califes fatimites s'appuyaient encore sur les Coptes chrétiens ». Mais au Xe siècle, l'Eglise copte est numériquement très affaiblie sur la terre d'Egypte. Seule, l'Abyssinie, autre bastion copte de résistance à l'Islam, représente encore, en Afrique, l'Eglise politiquement indépendante. Les Chrétientés d'Asie s'éteignent lentement dans le Proche-Orient, sauf l'Eglise apostolique d'Arménie, dont la vigueur ne faiblit pas, et, dans l'Empire, l'Eglise d'Asie Mineure. La Communauté Nestorienne continue, de son côté, son extraordinaire expansion vers le Thibet...

Yves Millet.

Le Gérant : Paul Chacornac.

594. — Impr. JOUVE, 15, rue Racine, Paris. — 7-1960